



CARTHAGE ANTIQUE

Carthage fut fondée en 814 avant J.-C. par des marins de Tyr - bien après Gadès et Utique qui furent fondées par les Phéniciens dans l'actuelle Tunisie, entre le XII^e et le Xe siècles avant Jésus-Christ - sur une presqu'île entourée de lagunes, au nord de l'actuelle Tunis. Au sommet de sa gloire, la cité compte 700 000 habitants si l'on en croit Strabon, un historien romain du II^e siècle av. J.-C.

Carthage dominait la Méditerranée occidentale par le biais de ses comptoirs en Afrique, en Sicile, en Sardaigne, aux Baléares et en Espagne (sans compter de petites îles comme Malte, les îles éoliennes (ou îles Stromboli), les îles Pélagies), et par le contrôle qu'elle exerçait sur d'anciens établissements phéniciens, tels Lixus (actuelle Mauritanie), Mogador (actuelle côte atlantique du Maroc), le port de *Gadir* (Gadès), (aujourd'hui Cadix en Espagne) et le port d'Utique en Afrique du nord.



Grâce à son monopole du commerce et de la navigation en Méditerranée occidentale, la cité jouissait d'un accès total aux métaux, aux ressources humaines et agricoles de régions entières. À l'aube de la première guerre punique, Carthage contrôlait en Afrique du nord un territoire d'environ 73 000 km et une population de près de quatre millions d'habitants.

Il s'agit d'un empire commercial, maritime, terrestre, agricole. Ce qui faisait le lien entre toutes ses contrées, qu'elles soient puniques ou sous influence punique, c'était la mer, les navires puniques.

] La cité

Carthage fut une grande cité cosmopolite de l'antiquité peuplée de Phéniciens, où se cotoyaient Grecs, Berbères d'Afrique du Nord, Ibères d'Espagne, et d'autres peuples des territoires carthaginois : Sardaigne, Sicile, Baléares. Y vivaient aussi des gens venus d'Afrique Noire par les côtes Atlantiques ou les routes des oasis, reprises plus tard par les Romains.

Carthage semble s'être développée à partir de la colline de Byrsa, citadelle et centre religieux de la ville, puis elle s'étendit dans la plaine côtière, avec les nécropoles, les ports et les ateliers en périphérie. Enfin, elle étendit ces faubourgs dans les collines du nord, comme celui de Mégara. Carthage fut construite selon un plan assez ordonné, aux rues rectilignes, sauf dans les collines où l'urbanisation était cependant pensée.

Ses quartiers d'habitations furent en partie construits avec une sorte de ciment mêlé à des tessons de céramiques pour former le sol de certaines pièces et certains murs, maisons pourvues de couloirs, avec la trace d'escaliers de bois pour monter dans les étages. Les habitations étaient alimentées en eau par des citernes souterraines qui recueillaient l'eau de pluie à partir d'une cour centrale.



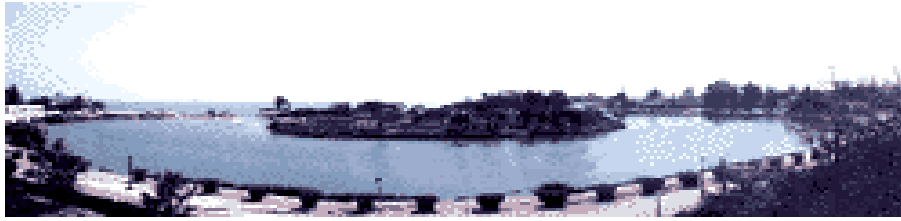
Il n'y avait pas de réseau d'égouts tels les cloaques des villes romaines (du moins là où des fouilles ont été menées), mais des sortes de fosses septiques. Les rues se recoupaient à angle droit, pavées et droites dans la plaine, de terre battue dans les collines, avec de larges marches là où le relief les rendait nécessaires. On trouvait bien sûr l'agora, des boutiques, échoppes diverses, quartiers de magasins, d'entrepôts, quartiers des artisans en périphérie, comme celui des

potiers, de la métallurgie, de la teinture, places de marchés, nécropoles, dont certaines sont situées entre les habitations et la plaine, mais aussi des ports marchands et au moins un grand port militaire.



L'auteur grec Appien, d'après l'historien grec Polybe, les décrit ainsi: "les ports de Carthage étaient disposés de telle sorte que les navires passaient de l'un dans l'autre. De la mer, on pénétrait par une entrée large de 70 pieds qui se fermait avec des chaînes de fer". Le premier port, réservé aux marchands, était pourvu d'amarres nombreuses et variées. Au milieu du port intérieur, se trouvait une île. L'île et le port étaient bordés de grands quais. Tout le long de ces quais il y avait des loges, des magasins pour les agrès. En avant de chaque loge, s'élevaient deux colonnes ioniques qui donnaient à la circonférence du port et de l'île

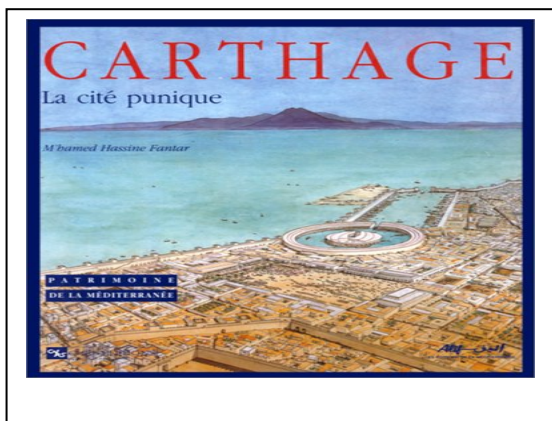
l'aspect d'un portique. Sur l'île on avait construit pour l'amiral un pavillon, d'où partaient les signaux des trompettes et les appels des hérauts.



Il faut imaginer l'ensemble couronné par la citadelle centrale, sur la colline de Byrsa qui accueillait aussi les principaux temples de la ville comme celui de Bal-Hammon, la cité étant entourée d'épaisses murailles en pierre blanche, qui la rendait lumineuse et éblouissante de loin. Ainsi devait se présenter Carthage avant sa chute...

II] Navigation et commerce :

Les Carthaginois furent de fabuleux marins. L'historien latin Pline l'Ancien écrivait à leur propos : « les Puniques inventèrent le commerce ». Comme Tyr, Carthage fait le négoce des métaux, notamment avec les comptoirs en Hispanie du sud, dans le royaume de Tartessos.



Un texte raconte d'autre part le prodigieux voyage du suffète Hannon qui longea les côtes du continent africain jusqu'au golfe de Guinée. Ce voyage est connu sous le nom de *Périple de Hannon*. Parti de Carthage avec de nombreux navires pour établir une colonie, il aurait franchi les colonnes d'Hercule (détroit de Gibraltar) et aurait longé la côte de l'Afrique occidentale jusqu'à une limite sujette à conjectures, vraisemblablement aux environs du tropique du Cancer mais peut-être jusqu'au golfe de Guinée, en vue du Mont Cameroun. Revenu à Carthage, il fit graver la relation de ce voyage dans le temple de Baal-Moloch.

On prête également aux Carthaginois d'autres périple comme celui d'Himilcon vers la Grande-Bretagne. Ces voyages d'exploration peuvent s'expliquer par la recherche de minerais et de nouveaux débouchés commerciaux : l'étain de Grande-Bretagne ou d'Espagne, l'or et autres matières premières d'Afrique Noire.

Leur maîtrise de la mer s'explique par leur maîtrise des techniques navales. Ainsi, la trirème (galère à 3 rangs superposés de rameurs) serait une invention phénicienne. Excellents constructeurs de navires, ils purent construire grâce à leur flotte un empire maritime, que certains ont pu comparer à celui de Venise. La grande république africaine était si jalouse de sa puissance maritime et commerciale qu'elle n'hésitait pas à violer le droit des gens pour empêcher la concurrence; elle ne permit jamais à d'autres vaisseaux que les siens de pénétrer dans l'Atlantique dont elle s'arrogea le monopole et l'on raconte qu'un navire carthaginois, suivi par un vaisseau romain, aima mieux s'engager dans une fausse direction et se faire échouer plutôt que de révéler sa route à un rival. Comme Tyr et Sidon, Carthage possédait dans son sein et dans.

Le commerce des Carthaginois se faisait comme celui des Phéniciens uniquement par voie d'échanges, le simple troc. Carthage ne commença à avoir des monnaies qu'au IV^e siècle, pour son commerce avec les Grecs de Sicile.

Comme Tyr et Sidon, Carthage possédait dans son sein et dans ses environs d'immenses manufactures qui exportaient leurs produits chez les peuples barbares : céramiques, objets divers en verre (spécialité phénicienne), ou tissu teint en pourpre (spécialité phénicienne tirée du murex, coquillage dont la préparation aboutissait à cette couleur si prisée dans l'antiquité), ou mettaient en oeuvre les matières premières importées de l'extérieur : travail sur l'ivoire, bois, métaux. Bref, les puniques étaient des artisans spécialisés et reconnus à cette époque.



En Sicile et en Italie, les Carthaginois vendaient surtout des esclaves noirs, de l'ivoire, des métaux et des bois précieux, des pierres fines, des tissus orientaux, et toutes sortes de produits manufacturés; en Espagne, Carthage allait chercher le cuivre, et les mines de Huelva et des environs furent exploitées pour son compte. L'Afrique centrale lui fournissait des défenses d'éléphants, de la poudre d'or et des dattes. Sur la côte occidentale de l'Afrique où elle avait près de 300 comptoirs, elle tenait des marchés où elle échangeait contre les produits du Soudan et du Congo des armes, des poteries, du sel. Les grecs leur donnaient la réputation de vendre bibelots et verroteries en échange de produits de valeur ou matières premières issues des régions qu'ils abordaient. Enfin, ses navires allaient

chercher le cuivre, l'étain et même l'ambre jaune dans les îles Sorlingues ou Cassitérides, sur les côtes de l'Angleterre et, dit-on, jusque sur les bords de la mer Baltique. Nombres d'objets et bibelots phéniciens d'inspiration diverses (grecque, égyptienne ...) ont été retrouvés dans les sites qu'ils fréquentèrent.

III] AGRICULTURE

La réussite de Carthage s'explique aussi par ses prouesses en matière d'agriculture en Afrique du nord, ce qui lui procura richesse et développement. Les Carthaginois surent développer les techniques agricoles parmi les plus efficaces de l'Antiquité. Elles furent reprises par les Romains à travers la traduction en latin du traité du punique Hannon.

Carthage sut développer son hinterland tunisien, territoire dévolu à l'agriculture supérieur en superficie à celui de Rome et de ses alliés réunis, et encore fertile de nos jours, développant outre la culture du blé, celles de l'amande, de la figue, de l'olivier, de la grenade (perçue comme un fruit punique par les Romains), de la vigne. Ces plantes étaient déjà présentes à l'état sauvage dans la région, mais les Phéniciens y apportèrent les plants qui leur permirent d'en faire une production d'exportation dans tout le bassin méditerranéen : on a trouvé des traces de produits agricoles puniques en Grèce.

L'agriculture était notamment très développée dans la Zeugitane et la Byzacène, où les Romains n'eurent qu'à s'installer dans les villas des Carthaginois et des Liby-Phéniciens, au milieu de champs fertiles, couverts d'oliviers, de vignobles et de céréales. Cette contrée fut le grenier de Carthage avant de devenir celui de Rome. Les Carthaginois avaient aussi particulièrement développé l'agriculture en Sardaigne qui, lorsque les Romains s'en emparèrent, était couverte de villas riches et florissantes.

IV] Gouvernement

C'est bien sûr grâce à une organisation politique stable et élaborée que Carthage a pu connaître un développement économique d'une telle ampleur.

Carthage ne nous est connue que par ses ennemis, les Grecs et les Romains, qui ne se sont pas fait défaut de médire de ses institutions et de ses lois qu'ils n'ont d'ailleurs qu'imparfaitement connues. C'est aussi à leurs calomnies qu'est due la réputation de perfidie que l'on fit dans l'Antiquité aux Carthaginois. C'est donc à travers le prisme du témoignage infidèle ou incomplet des écrivains grecs et latins que les historiens ont pu essayer de reconstituer la vie intime de la grande cité africaine.

De même que Rome, Carthage fut une République aristocratique; la noblesse y était basée sur la fortune plutôt qu'héréditaire :

« On pense à Carthage, dit Aristote, que celui qui peut exercer une fonction publique doit avoir non seulement de grandes qualités, mais encore de grandes richesses. »

Les fonctions publiques n'étaient pas rétribuées : les riches seuls pouvaient les exercer. Elles se perpétuaient parfois dans les familles qui réussissaient, en dépit des hasards du commerce, à conserver de génération en génération une grande fortune. C'est ainsi que les familles des Magon et des Barca fournirent de père en fils des magistrats et des généraux. Dans l'administration de la

Le gouvernement de forme républicaine donc, similaire à celui de Rome, était composé d'un Sénat, et de deux suffètes (littéralement *juges*, mais les Romains les appelaient *reges*, c'est-à-dire *rois*) élus chaque année.

Le Sénat, composé, comme celui de Tyr, de 300 membres de l'aristocratie, représentant les tribus entre lesquelles les citoyens étaient répartis, avait la haute direction de toutes les affaires publiques et il délibérait sur toutes les questions intéressant l'État; il décidait de la paix ou de la guerre. Cette assemblée souveraine était partagée en différentes sections. Une première section de trente membres, réglait l'ordre du jour des délibérations du Sénat, préparait les projets de loi. Une seconde section, le conseil des Dix, se composait, comme son nom l'indique, de dix sénateurs chargés d'assister et de contrôler les suffètes dans leur exercice du pouvoir. Cette sorte de conseil des ministres était très puissante, et ce furent ses membres que Malchus fit mettre à mort après avoir forcé les portes de Carthage vers l'an 520 avant notre ère.

A l'époque où les généraux de la famille de Magon devinrent tout puissants par leur ascendant sur les soldats, le Sénat ombrageux créa un nouveau conseil chargé de contrôler la conduite des commandants d'armées :

« La famille de Magon, raconte Justin, menaçant la liberté par sa trop grande puissance, on choisit parmi les sénateurs, cent juges qui eussent à demander compte de la conduite des généraux à leur retour. »

Ce conseil des Cent devint permanent et c'est lui que les écrivains grecs appellent *γερουσία*; il avait en quelque sorte la police de l'État comme attributions; il grandit sans cesse en importance, se transforma en un tribunal d'inquisition et d'oppression tyrannique qui souvent délibérait la nuit dans des réunions secrètes. Hannibal eut à lutter contre ce tribunal qu'il parvint cependant à réformer. On pense que ces suffètes exerçaient à la fois le pouvoir judiciaire et exécutif, non le pouvoir militaire, exercé par des chefs élus séparément chaque année par l'Assemblée du peuple et recrutés dans les grandes familles de la cité. Les suffètes étaient assistés par un Conseil des Anciens, dont les membres étaient recrutés parmi les sénateurs ; ils furent choisis au début dans la famille des Magonides puis dans celle des Hannonides. Il est probable que le Sénat était composé par les membres de ces familles influentes, mais on ne sait si les suffètes étaient élus par ces oligarques ou par tout le peuple. Ces inconnues ne nous permettent pas de déterminer quel était le degré de démocratie dans l'ancienne Carthage ; il semble cependant acquis que les principales familles de marchands exerçaient l'essentiel du pouvoir réel.

Dans l'administration de la république, le parti aristocratique était représenté par les deux suffètes et le Sénat, le parti démocratique par l'Assemblée Populaire.

L'Assemblée du Peuple se composait non point de tout le peuple, mais seulement des *timuques*, c'est-à-dire des citoyens qui possédaient le degré de fortune auquel était attachée la jouissance des droits politiques. Cette assemblée ne pouvait dans l'origine qu'approuver ou rejeter les propositions que le Sénat voulait bien lui faire. Mais elle empiéta petit à petit sur les prérogatives du Sénat, finit par avoir des représentants ou des défenseurs dans les assemblées aristocratiques, et ce fut la faction populaire qui maintint longtemps les Barca au pouvoir. Son intervention irrégulière dans les affaires publiques jeta le désordre et la confusion dans l'exercice du gouvernement et ne fit que précipiter la ruine de la République.

VI] Organisation militaire :

Les généraux occupaient le premier rang juste après les suffètes. Maître absolu des opérations militaires, le général en avait aussi la responsabilité personnelle et entière.

Sauf dans les moments d'extrême détresse, les citoyens de Carthage ne servaient pas dans les armées. Les Libyens, qui étaient astreint à fournir chaque année un contingent militaire et une contribution pecuniaire, formaient le noyau des forces carthaginoises; ils combattaient à pied ou à cheval, et ils étaient armés de longues piques auxquelles Hannibal substitua des armes romaines, après la bataille de Trasimène.

Outre les Libyens, Carthage avait à sa solde de nombreuses troupes de mercenaires. C'étaient surtout des Ibères, des Gaulois, des Numides, des Maurusiens, des nomades d'Afrique. Les Ibères portaient des habits blancs avec des ornements rouges; ils combattaient à pied avec une énorme épée qui leur permettait de trancher et de percer; les Gaulois étaient armés de grands boucliers et d'épées courtes, à la pointe arrondie; les frondeurs Baléares étaient particulièrement redoutés. Les Numides et les nomades, vêtus de peaux de lion ou de panthères, formaient d'excellents cavaliers qui fuyaient, insaisissables, pour revenir sans cesse à la charge. Carthage n'utilisa des éléphants qu'après la mort d'Alexandre, à l'imitation des rois d'Égypte et de Syrie. Le recrutement de toutes ces troupes se faisait par des sénateurs de Carthage, qu'on envoyait à cet effet dans les contrées les plus lointaines et qui débattaient avec les chefs de troupes indigènes la solde des hommes et des officiers.

Avec une pareille armée composée exclusivement d'éléments étrangers et hétérogènes, Carthage ne pouvait échapper au sort qui la menaça dès qu'elle se trouva en présence d'une rivale telle que Rome. Les éléments de ses armées sont disparates et la solde seule retient tous ces mercenaires dans les rangs, tandis que ce qui distingue les armées romaines, c'est la cohésion, l'unité, et pendant encore longtemps la fidélité à Rome. Carthage étend ses conquêtes pour s'enrichir sans cesse, Rome s'agrandit pour la gloire de dominer. Carthage impose en effet un régime égoïste et tyrannique à ses colonies. Ne considérant que ses propres intérêts, elle les condamnait à fermer leurs ports aux navires étrangers, et à ne recevoir que de Carthage exclusivement tous les produits extérieurs. Ce monopole enrichit Carthage, mais la rendit odieuse à ses propres colonies : la même raison souleva l'Amérique contre l'Angleterre à la fin du XVIIIe siècle.

Au temps de sa plus grande puissance, sa domination s'étend du fond de la grande Syrte aux colonnes d'Hercule, sur une étendue de plus de seize mille stades, mais ne dépasse pas la zone étroite du littoral. (...) Les Liby-Phéniciens des nombreuses villes maritimes, auxquels les Carthaginois avaient accordé le droit de *connubium* et qui devaient à ces liens de parenté le nom sous lequel on les désignait, et les Libyens, comprenant toute la masse de la population indigène, abhorraient les Carthaginois à cause de la dureté de leur domination. Ces gens étaient soumis aux plus dures conditions, et, suivant les témoignages de Diodore et de Polybe, leurs perpétuelles révoltes disent assez la haine que leur inspirait la domination avare et cruelle de Carthage. Ainsi s'explique comment il se fait que les armées d'Agathocle, de Regulus, de Scipion furent toujours favorisées par les indigènes lorsqu'elles débarquèrent sur

quelque point de la côte. Les *emporia* des Syrtes et les villes de la banlieue même de Carthage accueillirent la domination romaine comme une délivrance.

VI] La littérature

Le Carthaginois ne différait du Phénicien proprement dit que par quelques particularités grammaticales. Cette langue servit de fond linguistique et culturel commun aux Phéniciens d'occident, dont le centre économique et culturel devint Carthage la punique. Cette langue sera aussi utilisée tant par les élites que par les populations des régions sous influence punique : Numidie et autres régions berbères du Maghreb, Ibères et autres populations du royaume de Tartessos (dans le sud de l'Espagne), et sera véhiculée en profondeur dans leurs territoires. Cette langue fut présente, même si le latin était devenu prépondérant, incontournable, jusqu'à l'arrivée des envahisseurs arabes, au VIème S. ap. J.-C., cette langue déclinante étant encore utilisée comme patois local dans certaines régions.

Les Carthaginois avaient une littérature considérable qui a presque entièrement péri. Il existe cependant un grand nombre de stèles, et tout un corpus d'inscriptions.

Après la prise de la ville par les Romains en 146, la bibliothèque fut répartie entre les différents princes africains, alliés de Rome, qui parlaient ou comprenaient la langue punique. Une exception toutefois fut faite pour le traité de Magon sur l'agriculture et l'économie rurale, qui fut emporté à Rome et traduit quatre fois en latin, dont la première par ordre du Sénat romain, puis aussi en Grec; celui d'Hamilcar avait été également traduit en Grec. Ces traductions-mêmes sont perdues en grande partie; mais tous les auteurs romains qui traitent d'agronomie, Caton, Pline, Columelle, parlent de l'ouvrage de Magon; ils en font les plus grands éloges et ils en citent des passages qui justifient cette réputation.



Carthage eut un philosophe, Hasdrubal, qui alla étudier en Grèce sous le nom de Clitomaque; elle eut aussi des historiens nationaux dont Salluste consulta les écrits dans la bibliothèque du roi Hiempsal : il ne nous en reste que quelques citations en traduction latine.

La relation officielle du voyage de Hannon sur la côte orientale de l'Afrique, avait été gravée sur une colonne dans le temple de Ba'al Hammon ; elle nous a été conservée en entier dans une version grecque, et de nombreux savants modernes se sont exercés à la commenter. Le périple d'Himilcon, sur les côtes européennes de l'Atlantique, ne nous est parvenu qu'en de misérables fragments traduits et insérés dans le poème latin de Festus Avienus.

« Les Carthaginois, dit Philippe Berger, avaient l'habitude de graver dans leurs temples, sur des colonnes ou sur des plaques de marbre ou de bronze, le récit de leurs expéditions lointaines. Tite-Live nous a conservé le souvenir de la grande inscription bilingue, phénicienne et grecque, qu'Hannibal avait déposée dans le temple de Junon Lacinienne, près de Crotona, et qui contenait le récit de ses campagnes lors de la deuxième guerre punique. Hannibal, d'ailleurs, était versé dans les sciences grecques et phéniciennes, et avaient composé des ouvrages dans les deux langues. Ce n'est pas le seul exemple d'un homme d'État écrivain que nous ait légué l'histoire de Carthage. Les lettres y étaient fort en honneur, Carthage avait ses savants et ses bibliothèques. La littérature des Carthaginois portait

l'empreinte de leur esprit tout entier dirigé vers les connaissances pratiques. Ils avaient beaucoup écrit sur la géographie; Aristote, Salluste et Servius mentionnent aussi des livres d'histoire écrits en langue punique.» (Ph. Berger, *La Phénicie*).

Il nous reste enfin les légendes des monnaies, malheureusement bien peu variées, et les inscriptions puniques recueillies au nombre de plusieurs milliers, soit sur le sol même de Carthage, soit dans les pays soumis à la domination carthaginoise. Ces textes sont en général des *ex-voto* à Tanit et à Ba'al-Ammon; la rédaction en est courte, très formulaire et la nomenclature onomastique en est très pauvre; ils sont tous recueillis et commentés dans le *Corpus inscriptionum semiticarum*, publié par les soins de l'Académie des inscriptions et Belles Lettres.

Les Carthaginois, hommes de négoce, ne se préoccupèrent sans doute jamais beaucoup des beaux-arts autrement que pour en colporter les produits ou s'approprier les oeuvres de sculpture qu'ils rencontrèrent en pays conquis. Il n'y a pas, à proprement parler, d'art carthaginois et l'histoire ancienne n'enregistre pas un seul nom d'artiste, en quelque genre que ce soit, qui soit né ou qui ait fleuri à Carthage. Dans les oeuvres qu'on peut lui attribuer, l'imitation égyptienne ou phénicienne est si flagrante, qu'on pourrait les appeler des contrefaçons, car elles ne se distinguent des modèles que par les différences qui caractérisent une copie, parfois maladroite, mais souvent très soigneusement exécutée, laissant penser que Carthage disposait d'artisans habiles.

VII] La religion

La religion des Carthaginois et de leurs colonies était celle des Phéniciens. Elle était affaire d'état, publique. Les prêtres n'intervenaient pas directement dans la politique intérieure ou extérieure de Carthage (ils ne jouent par exemple aucun rôle dans les guerres puniques mettant aux prises romains et carthaginois).

Au sommet du panthéon, il y avait une triade divine formée de Ba'al Hammon - « Ba'al le brûlant » ou Moloch, identifié à Cronos - Saturne par les Grecs et les Romains, de Tanit, la déesse céleste et lunaire à rapprocher de l'Astarté phénicienne, et assimilée à Artémis ou Junon, enfin d'Eschmoun assimilé Esculape.

Dans les inscriptions puniques, **Tanit** est souvent qualifiée de Rabbat Tanit, « la grande Tanit », ou Tanit Pené Ba'al, «Tanit la face de Ba'al». Elle était la divinité poliade de Carthage et elle tenait le premier rang dans le panthéon, même avant Ba'al-Hammon. Dans le traité d'Hannibal avec les Grecs, elle est appelée le génie (δαίμων) de Carthage. Elle a pour symbole le croissant lunaire. **Ba'al-Hammon**, le grand dieu de toute la Libye, est parfois figuré sous la forme d'un vieillard dont le front est orné de cornes de bélier, et cet animal accompagne souvent la statue du dieu. Diodore décrit ainsi la statue colossale du temple de Ba'al-Hammon : « Elle était de bronze, avec les bras étendus en avant et abaissés; ses mains, dont la paume était en dessus, étaient inclinées vers la terre, afin que les enfants qu'on y plaçait tombassent immédiatement

dans un gouffre plein de feu.² » A l'époque romaine, le culte de Ba'al adoptera des traits de Jupiter, déité majeure du panthéon romain.

¹ Le terme punique *ba'al* signifie également en phénicien "maître", "seigneur", "citoyen". Ce n'est pas exclusivement un terme à connotation religieuse : on retrouve le terme *ba'al* dans plusieurs prénoms carthaginois (Hannibal, Hasdrubal), de même qu'on retrouve dans le nom *Hamilcar* la même racine que dans le nom du dieu Melqart, auquel il est lié.

² Comme les Phéniciens, les Carthaginois admettaient, nous disent les auteurs romains, les sacrifices d'enfants. Ces immolations se seraient renouvelées chaque année devant la statue de Baal-Hammon. Après avoir rappelé la férocité des Carthaginois envers

La triade carthaginoise est représentée sur les stèles puniques par une sorte de triangle muni dans sa partie supérieure d'un cercle qui ressemble à une tête et de deux lignes figurant des bras étendus.



On honorait aussi d'un culte spécial un dieu-enfant, Joel, le Tammuz-Adonis des Phéniciens, et Melqart, assimilé à Héraclès. Chaque année, Carthage envoyait à Tyr une députation chargée d'aller offrir un sacrifice solennel au dieu et de consacrer dans ce sanctuaire de la métropole la dîme du butin pris sur l'ennemi. Nous connaissons encore, mais seulement de nom, d'autres divinités carthagoises : Rabbat-Umma, «la grande-mère», Baalat-Haedrat «la maîtresse du sanctuaire», Astoret, Illat, Sakôn, Aris, Tsaphon, qui ne sont peut-être que d'autres appellations de Tanit, d'Eschmoun, de Melqart et de Ba'al-Hammon.

A partir du IV^e siècle av. J.-C., les rapports constants des Carthagois avec les Grecs de Sicile introduisirent certains éléments helléniques dans leur religion. Apollon, identifié à Ba'al Hammon, eut sur le forum de Carthage un temple dont la statue colossale fut transportée à Rome après le siège de l'an 146. Carthage envoya, une fois au moins, des offrandes à Delphes, et Tanit fut assimilée à Perséphone. Les Puniques avaient foi en une vie après la mort. On trouve des chambres mortuaires (même si l'incinération était aussi pratiquée) où les morts, préparés pour leur vie suivante, étaient accompagnés d'offrandes en nourriture et boisson. Leur tombe était décorée comme une demeure et on parfumait même le tombeau avant de le refermer. Certains morts étaient couchés (selon le rite oriental), alors que d'autres étaient en position foetale (selon la croyance berbère) et enduits d'ocre, démontrant une influence locale berbère sur la religion carthaginoise, au moins dans le Maghreb. De même, on a retrouvé dans les tombes puniques des Baléares des statuette typiques de la culture locale. Les Carthagois ont conservé une identité phénicienne en dépit d'influences externes, comme celles reçues des cultures et religions grecques et égyptiennes qui pénétrèrent profondément les milieux populaires puniques (amulettes et autres talismans utilisés pour la protection contre les démons, les maladies etc...)

Tyr (ville)

Tyr (mot qui signifie « pierre ») est le nom d'une ville d'origine phénicienne, située sur l'emplacement actuel de Sour au Liban, sur la côte méditerranéenne. Elle est constituée de

leur prisonnier Regulus, Valère Maxime raconte qu'à Carthage, on immolait des prisonniers de guerre à l'occasion de la cérémonie du lancement d'un navire ou lorsqu'on devait entreprendre une expédition maritime. Ces sacrifices humains, sortes de baptême des vaisseaux, s'accomplissaient en faisant écraser les malheureux entre la carène du navire et la jetée du port. Ces pratiques supposées auraient persisté même pendant la domination romaine à Carthage et n'auraient disparu que sous l'action du christianisme.

deux parties : l'ancienne Tyr, une grande forteresse en retrait dans l'arrière-pays, et la nouvelle Tyr, bâtie sur une île reliée à la côte par une digue.

La ville est déjà prospère, sous la domination égyptienne, au début de l'âge du bronze. Elle bénéficie du déclin des grands empires de la région et devient la capitale commerciale de la Méditerranée orientale. Elle fabrique de la pourpre et du verre, et ses forêts fournissent le précieux cèdre. Elle sert également de plaque tournante aux échanges commerciaux, et ses immenses entrepôts voient passer toutes les marchandises échangées d'est en ouest. Ses marchands sont les premiers à se lancer véritablement à l'assaut de la mer. Ils fondent des colonies en mer Égée, en Sicile, en Grèce, en Afrique du nord (Carthage), et même au-delà des colonnes d'Hercule (Gadès, future Cadix).

Au X^e siècle, le plus grand roi de Tyr, Hiram Ier, qui règne de -969 à -935, noue des contacts avec le royaume d'Israël, et envoie, selon la Bible du cyprès, du cèdre et de l'or à Salomon pour la construction du Temple de Jérusalem (1 Rois 9:10-11). Tyr est citée souvent dans la *Bible*, avec la cité voisine (20km au nord) de Sidon, notamment dans le livre d'Isaïe, qui prédit la chute des cités phéniciennes. Tyr y est décrite comme une « ville joyeuse, qui [a] son origine dès les jours d'autrefois », la « distributrice de couronnes, dont les négociants [sont] des princes, dont les marchands [sont] les nobles de la terre » (23:7-8).

Au IX^e siècle avant notre ère, Tyr passe sous domination de l'Assyrie, autre grande puissance marchande. Elle est ensuite plusieurs fois assiégée, notamment par Sennachérib en -700, puis par Nabuchodonosor II (13 ans de siège, au terme desquels la ville tombe en -573), puis par Alexandre le Grand (-332, après 7 mois de siège). Elle retrouve un peu de son lustre sous les Séleucides, toujours grâce au commerce.

En -64, Tyr passe sous pouvoir romain. Elle devient une ville de province paisible. Le *Nouveau Testament* y place un voyage de Jésus (Mc 7:24). Une église chrétienne y est ensuite fondée, et les *Actes des Apôtres* déclarent que saint Paul y passe sept jours en revenant de Chypre (Ac 21:3). Un évêché est attesté dès la fin du II^e siècle. Un concile s'y tient en 355. Selon saint Jérôme, le père de l'Église Origène y meurt, et est enterré dans la basilique.

En 636, Tyr tombe aux mains des Arabes. C'en est définitivement fini de sa puissance, elle devient un simple village. Elle passe ensuite aux Seldjoukides (1089), puis est prise par les croisés et les Vénitiens (1124). Sa longue histoire s'achève en 1291 quand elle est prise par les Mamelouks puis rasée. Peu de